

La nuit

Ô douce Nuit, ô Nuit plus amoureuse,
Plus claire et belle, et à moi plus heureuse,
Que le beau jour, et plus chère cent fois,
D'autant que moins, ô Nuit, je t'espérois.

Et vous, du ciel étoiles bien apprises
À secourir les secrètes emprises
De mon amour, vous cachant dans les cieux
Pour n'offenser l'ombre amie de mes yeux.

Et toi, ô sommeil secourable,
Favorable,
Qui laissas deux amants seuls,
Eveillés,

Tenant de la troupe lassée
L'œil et la paupière pressée
D'un lien si ferme et si doux
Que je fus inuisible à tous.

Porte bénigne, ô porte trop aimable
Qui sans parler me fus si favorable
À l'entr'ouvrir, qu'à peine l'entendit
Cil qui plus près ton voisin se rendit.

Doux souvenir trop incertain encore
S'il songe ou non, quand celle que j'honore
Pour me baiser me retint embrassé,
Bouche sur bouche étroitement pressé.

Ô douce main gentille et belle.

Qui près d'elle
Humble et secrète me tira.
Ô doux pas
Qui premiers tracèrent l'entrée !
Ô chambrette trop asseuree
D'elle, de l'Amour, et de moi,
Garde fidèle de ma foi.

Ô doux baisers, ô bras qui tindrent serre
Le col, les flancs, plus fort que le lierre
À petits noeuds autour des arbrisseaux,
Ou que la vigne alentour des ormeaux !
Ô lèvre douce où goûté l'ambrosie,
Et cent odeurs dont mon âme saisie
Se sentit lors d'une extrême douceur !
Ô langue douce, ô trop céleste humeur,
Qui sut si bien les feux éteindre,
Et contraindre
Soudain de ramollir l'aigreur
De mon cœur !
Ô douce haleine soupirante
Une douceur plus odorante
Que celle du phénix qui part
Du nid où en mourant il ard.

Ô lit heureux, l'unique secrétaire
De mon plaisir et bien que ne puis taire,
Qui me fis tel que ne suis ennuyeux
Sur le nectar, doux breuvage des Dieux.
Lit qui donnas en fin la jouissance,

De mon travail heureuse récompense :
Lit qui tremblas sous les plaisants travaux,
Sentant l'effort des amoureux assauts.
Vous, ministres de ma victoire,
En mémoire
À jamais je vous vanterais,
Et dirais
Tes vertus, ô lampe secrète,
Qui veillant avec moi seulette
Fis part libérale à mes yeux
Du bien qui me fit tant heureux.

Par toi doublé et par ta sainte flamme
Fut le plaisir dont s'ennuiera mon âme :
Car le plaisir de l'amour n'est parfait,
Qui sans lumière en ténèbres se fait.
Ô quel plaisir sous ta clarté brunette
Voir à souhait une beauté parfaite,
Un front d'ivoire, un bel œil attirant !
Voir d'un beau sein le marbre soupirant,
Une blonde tresse annelée
Crespelee :
En double voûte le sourcy
Raccourci !
Voir rougir les vermeilles roses
Par dessus deux lèvres décloses,
Et de la bouche les presser
Sans peur d'estimer l'offenser.

Voir un gent corps qu'autre beauté n'égale,

Où la faveur des Grâces libérale,
Des astres beaux, de nature, et des cieux,
Prodigument versèrent tout leur mieux.
Voir de sa face une douceur qui emble
L'un de mes sens, à fin que tous ensemble
Confusément cette heur ne prissent pas
Pour se fouler des amoureux appas.
Mais, Amour, pourquoi tes délices,
Tes blandices (*)
S'écoulent vaines si soudain
De ma main ?
Pourquoi courte la jouissance
Traîne une longue repentance
D'avoir si peu goûté le bien
Finissant qui s'écoule en rien ?

Jalouse Aurore, et par trop ennuyeuse,
Pourquoi fuis-tu la couchette amoureuse
De ton vieillard, et me hastes le temps
D'abandonner l'amoureux passe-temps !
Puissé-je autant te porter de nuisance
Que je te hais : si ton vieillard t'offense,
Cherche un ami plus jeune et plus dispos,
Et nous permets que vivions en repos.

* Blandices : Flatteries pour charmer.